

PER EC. MARS-AVRIL-MAI 1932
B-163 13ÈME ANNÉE—No 3-4-5

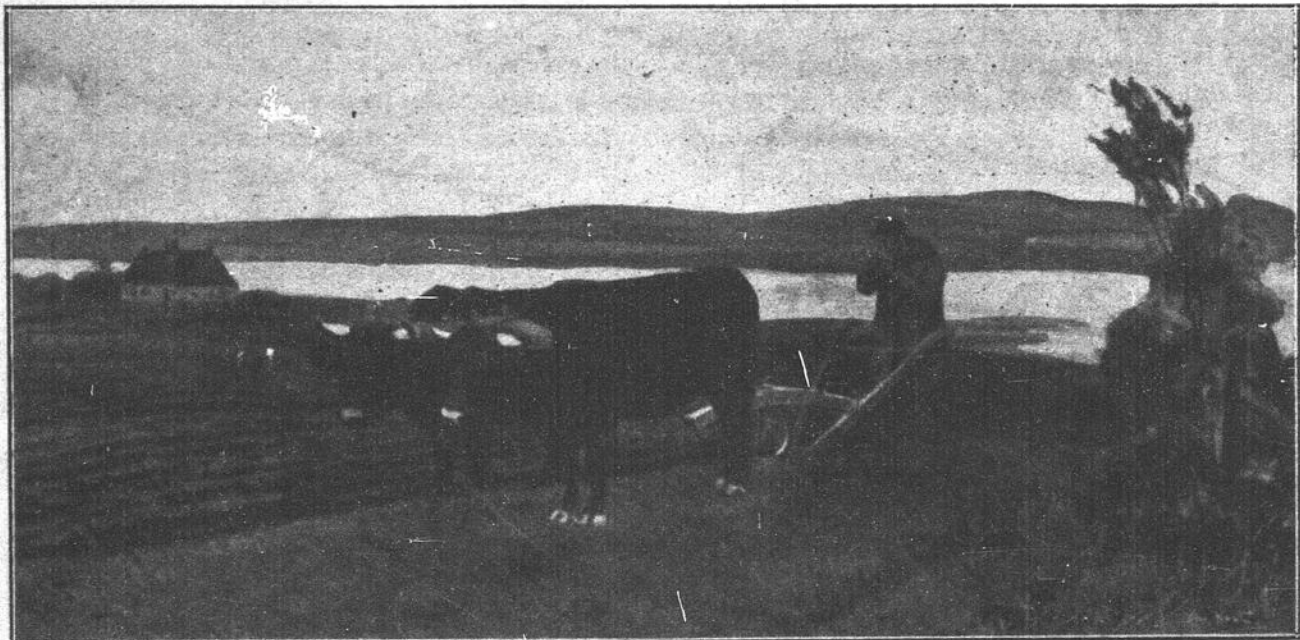
ABONNEMENT POUR L'ANNÉE: \$1.00
SIX MOIS OU TRIMESTRIELLE: 50c

La Bonne Fermière et La Bonne Ménagère

ENREGISTRÉE

REVUE DE L'ÉCOLE ET DU FOYER

ORGANE DES CERCLES DE FERMÈRES ET DES ÉCOLES MÉNAGÈRES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC



"Le Labour" dans l'Île d'Orléans, par Charles Huot. Ce tableau se trouve au musée national à Ottawa.



ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE:

LA PETITE ÉPARGNE NATIONALE, LIMITÉE

ÉDIFICE QUEBEC POWER
QUÉBEC, CANADA

Les Ecoles de Coupe et de Couture du Département de l'Instruction Publique

CES COURS SONT GRATUITS

Le Département de l'Instruction Publique de Québec, par son Service d'Enseignement Ménager, fait donner des cours gratuits de coupe et de couture à travers la Province durant huit ou dix mois chaque année.

Ces cours, à la fois théoriques et démonstratifs, ont pour but d'aider les familles de la ville et de la campagne à réaliser des économies sur le vêtement et la lingerie domestiques. Les mères de famille et les jeunes filles qui apprennent à coudre épargnent de cent piastres à trois cents piastres chaque année en taillant et en confectionnant de leurs propres mains leur lingerie personnelle, celle de leurs familles et des personnes qui dépendent de leur protection.

Les femmes qui ont appris à tailler et à coudre savent mieux acheter, quand elles y sont obligées, et peuvent mieux choisir en tenant compte de la qualité des tissus et de la valeur de la confection. Là encore elles évitent des erreurs d'achats et réalisent des économies qu'elles peuvent utiliser pour d'autres besoins.


Les Maîtresses-Couturières du Service de l'Enseignement Ménager, au Département de l'Instruction Publique, interprètent les modes actuelles en tenant compte des conditions économiques locales. Plusieurs milliers de personnes ont suivi leurs leçons, depuis trois ans, et toutes affirment que cet enseignement leur a été d'un prix inestimable. Les cours donnés sous l'autorité du Département de l'Instruction Publique sont de deux sortes: cours abrégés ou spéciaux d'une semaine, et cours complets de seize à dix-huit leçons. Ces cours sont gratuits.

Pour obtenir les cours de couture gratuits il faut en faire la demande, en fournissant la liste d'au moins vingt personnes qui s'engagent à les suivre et en assurant au Département de l'Instruction Publique que la salle, dûment meublée et aménagée, sera fournie gratuitement par la localité ou la paroisse intéressée. On peut adresser toute communication à ce sujet, au:

Service de L'Enseignement Ménager

Département de l'Instruction Publique

de la Province de Québec



Département de l'Instruction Publique

de la Province de Québec

AUX ÉCOLES, COUVENTS ET ACADEMIES QUI DEMANDENT UNE SUBVENTION COMME ÉCOLES PRIMAIRES MÉNAGÈRES

L'enseignement ménager est inscrit au programme d'études comme matière facultative à partir de la troisième année jusqu'à la sixième année inclusivement, et comme matière obligatoire pour les septième et huitième années.

La majorité des couvents voulant se prévaloir de la subvention, que le Gouvernement de cette Province a accordée jusqu'ici aux maisons d'éducation qui ont donné des cours ménagers, le Surintendant de l'Instruction Publique veut bien continuer d'accorder cette subvention aux conditions suivantes:—

A.—L'institution subventionnée devra avoir une maîtresse d'enseignement ménager munie d'un diplôme ou d'un certificat de compétence de l'une ou de l'autre des institutions suivantes: Institut Pédagogique de la Congrégation Notre Dame de Montréal; Ecoles Ménagères Provinciales de Montréal; Ecole Ménagère Régionale des Ursulines de Roberval, Lac St-Jean; Ecole Normale Classico-Ménagère de St-Pascal, comté de Kamouraska; Ecole Ménagère (anglaise) du Collège Macdonald, Ste-Anne-de-Bellevue, comté de Jacques-Cartier; Ecole Ménagère Régionale des SS. Grises de la Croix de Montebello, comté de Papineau; Ecole Ménagère Régionale des SS. de la Présentation, Sutton, comté de Brome; Ecole Ménagère Régionale des SS. des SS. NN. de Jésus et de Marie, Ste-Martine de Châteauguay; Ecole Ménagère Régionale des SS. Grises de l'Hôpital Général de Montréal; Ecole Ménagère Régionale des SS. de la Providence, Ste-Ursule de Maskinongé; Ecole Ménagère Régionale des SS. du Bon Pasteur, St-Georges de Beauce; Ecole Ménagère Régionale des SS. de Ste Anne, St-Jacques l'Achigan, comté de Montcalm; Ecole Ménagère Régionale des SS. du St Rosaire, Mont-Joli, comté de Matane; Ecole Ménagère Régionale des SS. de L'Assomption, Nicolet; Ecole Ménagère Régionale des SS. de la Charité de St-Louis, Loretteville, comté de Québec; Ecole Ménagère Régionale des SS. de Ste-Croix, Nominique, comté de Labelle; Ecole Ménagère spéciale des SS. de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, à St-Damien de Bellechasse; Ecole Ménagère Régionale des Filles de Jésus, Cap-de-la-Madeleine, P. Q.

B.—Recevoir, en tout temps jugé nécessaire par le Département, la visite de l'Inspecteur de l'Enseignement ménager et se conformer à la direction de cet officier;

C.—Faire au Directeur de l'Enseignement ménager un rapport général annuel accompagné d'un état indiquant comment la subvention a été employée;

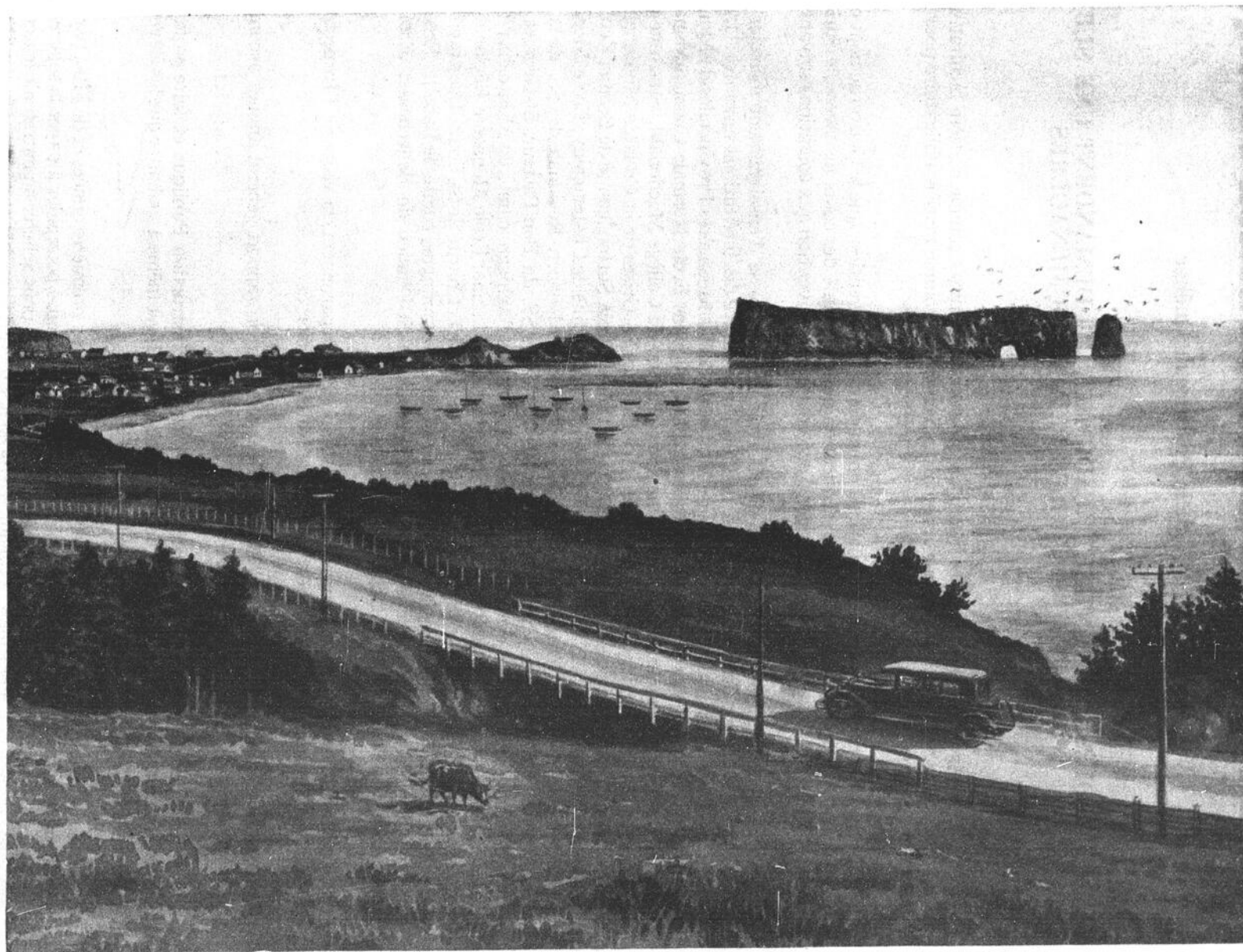
D.—Suivre le programme adopté par le Conseil de l'Instruction Publique et faire profiter toutes les élèves, externes comme pensionnaires, des cours ménagers. Il est même à souhaiter que les élèves des classes inférieures au cours moyen bénéficient de cet enseignement.

La subvention qui est de \$200. par année, durant les dix premières années et de \$100. par année pour les dix années subséquentes, sera répartie comme suit: une moitié pour aider à payer le salaire de la directrice ou du professeur d'enseignement ménager; l'autre moitié pour acheter ou entretenir le matériel requis aux cours d'application pratique. Aucune partie de la subvention ne doit être employée pour la réparation, la transformation ou la construction des bâtisses.

CYRILLE-F. DELAGE,

Surintendant de l'Instruction Publique.





LE ROCHER ET LE VILLAGE DE PERCÉ

LA GASPÉSIE

*"Il n'est pas de pays, pas d'endroit sur la terre
Où souffle un vent plus pur, où vit plus de beauté."*

(Blanche Lamontagne-Beauregard, "Ma Gaspésie").

LA BONNE FERMIÈRE ET LA BONNE MÉNAGÈRE

ENREGISTRÉE

Administrateur :
EDOUARD MARCOTTE
Chambre 300
Édifice Québec Power
Québec, Canada

Éducation familiale,
Économie domestique,
Agriculture, Épargne,
Sociologie et Littérature.

Directeur:
ALPHONSE DESILETS
18, rue Ste-Famille
Québec, Canada
Téléphone 2-1014

13ième année,—No 3, 4 et 5

“Faire aimer l'existence en la rendant meilleure.”

Québec, Mars, Avril et Mai 1932

A la gloire d'une Éducatrice

S'IL y a un genre de féminisme qui vaut d'être glorifié, c'est celui du dévouement à l'éducation de l'enfance. Mère St-Raphaël, fondatrice et première supérieure de l'École Ménagère de Roberval, au Lac-St-Jean, fut l'initiatrice de l'éducation familiale en notre pays.

Voulant imiter le geste héroïque et généreux de la fondatrice de son Ordre, la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, Mère St-Raphaël quittait le Vieux Monastère des Ursulines de Québec, au mois de mai 1882, avec six autres ursulines, pour ouvrir à Roberval la première École Ménagère Agricole du Canada. Elle n'ignorait rien des misères et des épreuves qui l'attendaient dans cette mission lointaine, alors, et sûrement difficile. Mais elle était courageuse, enthousiaste, et convaincue de l'utilité de sa mission. Par sa confiance en Dieu et par son énergie personnelle, elle devait réussir l'œuvre entreprise et la voir fructifier.

En effet, cette mission de Mère St-Raphaël, à Roberval, était la réalisation d'un besoin urgent à cette époque: la formation d'une élite de femmes, instruites de leurs devoirs d'épouses, de mères de familles, de ménagères parfaites et de collaboratrices utiles aux travaux du colon, du cultivateur et de l'ouvrier.

Cette éducation professionnelle de la femme, dès l'école, avait préoccupé les éducateurs religieux et laïques depuis longtemps au Canada français. Mais, c'est surtout vers 1880, alors qu'un grand mouvement de réveil national s'effectuait dans notre Province, que les autorités civiles et religieuses résolurent de perfectionner notre système éducatif. Ils voulaient ainsi préparer des générations nouvelles plus éclairées, des ouvriers plus compétents, des agriculteurs plus renseignés, des artisans plus consciencieux, et, leur donner des collaboratrices précieuses par leurs habitudes d'ordre, de savoir-faire, d'économie et de prévoyance. On comprend déjà que l'idée des écoles ménagères venait de naître. Mère St-Raphaël, ursuline de Québec, fut chargée de tenter la première expérience à Roberval. Elle se traça un plan d'action et son programme d'éducation et d'instruction ménagères attira des milliers de jeunes filles à l'École Ménagère Agricole du Lac-St-Jean.

Les services rendus, pendant les vingt premières années, à la région du Nord, par cette institution nouvelle, furent si éclatants et si nombreux dans toutes les classes de la société que, plus de quinze communautés enseignantes de notre Province, et plusieurs instituts de Belgique, de France et des États-Unis, vinrent se

renseigner à Roberval sur le programme et les méthodes de la première École Ménagère canadienne.

Puis l'on vit naître chez-nous les écoles ménagères de St-Pascal, de Montréal, de Sutton, de St-Damien, de Montbello, de Ste-Martine, bientôt suivies de plus de 150 autres, distribuées dans tous les comtés de la Province de Québec. Aujourd'hui, 40,000 jeunes filles reçoivent une formation technique ménagère qui en fera des femmes, des épouses, des maîtresses de maisons habiles, économes, soigneuses et parfaitement distinguées.

Le Département de l'Instruction Publique de Québec a tracé un programme d'économie domestique et rendu obligatoire l'enseignement ménager dans tous les couvents et académies de jeunes filles qui sont sous le contrôle du Conseil de l'Instruction Publique. Les écoles ménagères supérieures et les écoles primaires ménagères sont dirigées et subventionnées officiellement.

Il y aura cinquante ans cette année que la première École Ménagère a été fondée au Canada. Cet anniversaire donnera lieu, à Roberval, à des fêtes grandioses. Les anciennes élèves de cette maison se sont groupées en comités régionaux, sous la régie d'un Comité général, afin d'assurer le succès des Noces d'Or de leur Alma Mater. Cette célébration revêt une importance plus grande encore si l'on songe qu'elle sera la commémoration d'un mouvement éducatif nouveau, et qui servit d'exemple non seulement à tout le pays mais même à l'étranger. Aussi bien les autorités religieuses et civiles en matière d'éducation, des Evêques, des Ministres, des députés, des éducateurs et des éducatrices en grand nombre, ont accordé leur généreux patronage à cette célébration.

Un accueil vraiment familial, une hospitalité généreuse, attendent les anciennes qui reviendront, le 20 juin prochain, vers l'Alma Mater si chère au cœur de toutes. Cette grande fête de famille sera d'autant plus joyeuse et reconfortante que les anciennes s'y retrouveront plus nombreuses. Nous devons ce témoignage de gratitude à l'affection, au dévouement infatigable, de nos éducatrices les Ursulines de Roberval. Et pour leur prouver notre reconnaissance nous voulons leur offrir un présent à la fois pratique et durable.

Maintenant, on peut se demander pourquoi nous attirons l'attention publique en général sur ce qui sera célébré, au monastère et dans la ville de Roberval, en juin de cette année.

Voici notre réponse. Elle est celle des éducateurs, des sociologues, et même des économistes qui sont au fait de la situation présente. Nous ne faisons que rapporter ce qui est constaté chaque jour dans la moyenne de nos familles, et ce que nous ont avoué des centaines d'observateurs dignes de confiance.

Quand le bon-sens, la modération, l'équilibre et le savoir-faire d'une femme, s'ajoutent à l'esprit d'initiative et à l'énergie de l'homme, la famille jouit d'une aisance qui peut être modérée, mais qui n'en est pas moins réelle et constante. Dans les foyers où règne une femme consciente de tous ses devoirs et qui sait les accomplir en temps et lieu, il est bien rare qu'on ne trouve pas la paix et le bonheur de vivre. Nous savons des familles nombreuses où les revenus sont bien limités; pourtant on n'y croise jamais la gêne ni la misère. C'est que, dans ces foyers, la mère et ses filles sont femmes ingénieuses, averties, travaillantes, actives. C'est que ces femmes, instruites dans des écoles ménagères, savent coudre, cuisiner, laver, repriser; c'est que, parfaitement renseignées sur la conduite du ménage, elles savent prévoir et choisir, c'est que leurs achats sont profitables, leur travail manuel rémunérateur et économique. En vraies reines du foyer domestique, ces femmes savent gouverner leur vie quotidienne de façon à rendre profitable chacun de leurs talents et chacune de leurs connaissances ménagères. Celles qui ont à leur emploi des serviteurs ont raison plus que tout autre de savoir travailler si elles veulent que le service soit une économie de forces et d'argent.

Pillage et Duperie

Le directeur de l'enseignement ménager, M. Alphonse Désilets, met nos ruraux en garde contre les touristes américains qui viennent rafler chez nous, à vil prix, les vieux meubles, les vieux ustensiles de cuisine et la vieille vaisselle qui sont pourtant de véritables trésors, dont ils ont hérité avec la maison ancestrale.

Beaucoup de ces meubles et de cette vieille vaisselle qui exercent tant d'attrait chez les antiquaires américains, et qu'ils se procurent parfois pour une bouchée de pain, furent transportés de Normandie et de Saint-Onge avec nos premiers colons. Ils ont été transmis dans une même famille, de génération en génération, jusqu'au jour où, découverts par les touristes, ils étaient promptement brochantés et expédiés à New-York, Boston ou Chicago où ils commandaient des prix mirobolants.

C'est dans nos vieilles paroisses du bas Saint-Laurent, c'est dans les villages gaspésiens, c'est même dans l'Île Bonaventure que les incursions des chercheurs furent dommageables. La plupart de nos gens étaient heureux souvent d'échanger pour des meubles sortant flambant neufs de la fabrique et une vaisselle complète, mais de qualité quelconque, un vieux bahut ou une soupière du 17^e siècle.

Plusieurs associations nationales ont entrepris une campagne afin d'éclairer nos ruraux sur la valeur des richesses historiques qu'ils possèdent et qu'ils devraient pieusement conserver. Ce qui fait le charme de tant de foyers à la campagne, ce qui les distingue et conserve leur caractère propre, c'est tantôt l'horloge ancienne, c'est tantôt ce lit monumental et profond, c'est tantôt le vaissellier massif ouvré par les artistes de jadis, c'est tant de vieilles choses.

Plusieurs manoirs heureusement ont conservé leur cachet. On a eu soin d'y garder les meubles venus d'une autre époque et chère à notre souvenir: Ces manoirs sont protégés contre la convoitise et le peu de scrupule de beaucoup d'étrangers. Il s'agit de protéger et de défendre tous les foyers de la campagne contre ce vandalisme d'un nouveau genre.

"L'ÉVÈNEMENT".

Or, nos écoles ménagères n'ont pas d'autre but que d'enseigner aux femmes de demain ce qu'il faut savoir et faire pour bien conduire sa maison. Les hommes réfléchis, les maris sérieux recherchent ces femmes d'élite. Ils les attendent de nos maisons d'éducation. Et les jeunes filles qui ont poursuivi des études sérieuses dans nos écoles ménagères, et qui sont munies des connaissances requises en économie domestique, peuvent figurer avec autant d'avantages à la cuisine qu'au salon, à la machine à coudre qu'au piano, à la lingerie qu'à la salle de banquet.

Notre École Ménagère des Ursulines de Roberval fut la première à donner aux jeunes filles du Canada cette éducation privilégiée. Mère St-Raphaël, qui en fut l'initiatrice, a bien mérité de son pays. Son œuvre présente un intérêt qui déborde les limites de son temps et de sa province. En rappelant ses mérites nous attirons l'attention sur une gloire canadienne-française. L'écrivain de chez-nous, qui vient de publier l'histoire de sa vie et de son œuvre, aura proclamé avec raison que cette humble religieuse est "une grande Canadienne". Nous voudrions que toutes nos compatriotes de la Province de Québec s'unissent pour lui rendre, en juin prochain, un juste hommage de reconnaissance nationale.

ROLANDE-S. DESILETS,

Secrétaire générale du Comité
des anciennes de Roberval.

"LA VIE DE MÈRE SAINT-RAPHAEL", par M. Alphonse Desilets, avec une préface de l'hon. Cyrille-F. Delâge, surintendant de l'Instruction publique, forme un beau volume de 168 pages, illustré, et se vend au prix de \$1.00 pour l'édition ordinaire, et \$2.50 pour l'édition de luxe reliée. Cet ouvrage se vend \$9.00 à la douzaine, ou \$60.00 par cent exemplaires.

Cours abrégés d'enseignement ménager aux institutrices

LES Religieuses Ursulines de Roberval (Ecole Ménagère Régionale) donneront des cours abrégés d'Enseignement ménager aux institutrices du 4 au 15 juillet prochain.

Peuvent être admises à suivre ces cours: les religieuses et les institutrices possédant un diplôme d'Enseignement primaire.

Rétribution demandée: \$10.00.

Les institutrices qui auront suivi ces cours et fait une année d'application dans une classe ménagère seront admises, la deuxième année, à passer des examens qui leur donneront droit à un certificat élémentaire ou supérieur d'Economie domestique.

Prière d'adresser sa demande aux Ursulines de Roberval avant le 15 juin 1932.

CHEZ NOS BONNES FERMÈRES

Chez les Fermières de Péribonca

A une assemblée régulière du Cercle de Fermières de Péribonca, tenue le 5 mars, sous la présidence de Mme Edmond Miguet, et à laquelle étaient présentes: Mmes Jean Bérubé, vice-présidente; Chs-Eugène Gauthier, Elie Bergeron, conseillères; Joseph Potvin, bibliothécaire-lectrice et Mlle Eva Bouchard, sec.-trés. et provinciale, formant quorum. Furent adoptées plusieurs résolutions qui dénotent le grand intérêt que nos fermières prennent à cultiver chez les jeunes filles de chez-nous le goût des travaux et arts domestiques et tout ce qui est de nature à assurer la prospérité de la ferme.

Entre autres:

Que la secrétaire soit autorisée:

1—A s'enquérir des prix des sertisseuses pour la mise en conserve des viandes, fruits, légumes à domicile.

2—Qu'une demande d'instructrices de travaux et arts domestiques soit faite à M. le Directeur de ces cours.

3—Que des démonstrations de coupe et couture soient demandées à l'honorable Surintendant de l'Instruction Publique.

4—Que fermières et anciennes des Ursulines de Roberval s'unissent et rivalisent de zèle pour l'organisation d'une partie de cartes dont les recettes seront également partagées entre le Comité des Anciennes et le Cercle des Fermières de Péribonca. Il y aura chant, musique, saynète en plus d'un concours de jeunes fileuses. Les aspirantes devront donner leur nom à la secrétaire du Cercle avant Pâques. Elles seront partagées en deux groupes (de 12 à 15 ans—de 16 à 20 ans) deux prix seront décernés aux gagnantes de chacun de ces groupes.

Un autre prix sera donné à la jeune fileuse qui portera le plus joli costume confectionné de tissu domestique: laine ou toile.

Nous invitons les Cercles de Fermières de Roberval et de Saint-Félicien à un concours de jeunes fileuses de chacun de nos Cercles, dont la rencontre pourrait être fixée à l'exposition de Roberval, au mois d'août prochain.

Nous invitons les dames directrices de ces Cercles à faire des suggestions.

Au Cercle de Gould

MALGRÉ notre silence prolongé nous sommes tout de même pas décédées et on verra, par nos présentes activités, que nous sommes plus que jamais vivantes et désirons toutes le succès d'une œuvre nécessaire, j'ose dire, puisque nous travaillons pour la terre et le foyer tout en travaillant pour Dieu et nos enfants.

Au cours du mois de Février, quoique un peu en retard, nous avons fait l'élection des directrices, Mme Honoré Loubier, présidente cédant sa charge, les membres ont fait une collecte pour lui offrir un petit cadeau, surprise qui était un service à fruits et service à sorbets en cristal vert pâle et qui fut présenté par Mme la Lectrice, qui la remercia en termes éloquentes, au nom de toutes.

L'élection donna le résultat suivant:

Madame Trefflé Blais, présidente; Madame Honoré Loubier, Vice-présidente; Madame Désiré Bégin, 1ère Conseillère; Madame J.-A. Gaulin, 2ème Conseillère; Madame Alfred

Lapointe, 3ème Conseillère; Madame Onésime Pelchat, Bibliothécaire-Lectrice; Madame Ernest Blais, Sec.-Trés.

Jeudi, le 3 mars, nous avons eu notre assemblée régulière sous les auspices de Mme Honoré Loubier, toujours bien accueillante, et tout en se réunissant on en profita pour lui rendre un petit service; la journée se passa agréablement à échiffer et à faire des carreaux pour couvre-pieds dans du vieux linge de lainages, journée pratique et de bel exemple pour les jeunes, qui s'y trouvaient assez nombreuses, sur 21 membres qui font partie du cercle, 19 étaient présentes. On fit en même temps la rafle d'un sucrier, don de Mme la Présidente et qui fut gagné par Mlle Estelle Rousseau. Le succès dépassa nos espérances. Merci à toutes. La réunion se termina par la préparation de notre programme pour l'exposition 1932.

Tout en étant fidèles à notre devise: "Par la Croix et la Charrue", nous travaillons la main dans la main et si nous rencontrons des difficultés nous savons les surmonter grâce à la bonne entente et à l'union qui caractérisent notre cercle.

19 Mars 1932.

Mme ONÉSIME PELCHAT, B.-Lectrice,
Gould Village, Cté Compton.

Au Cercle de St-Jean, I.-O.

UN silence d'un an à la Revue pourrait sembler de mauvaise augure pour notre Cercle. Serait-il sur le point de périliter? Aucune crainte, il est en pleine santé, fidèle à sa devise. Prière, union et labeur—oui, prière fervente, union intime et labeur incessant. Il est vrai que nous n'avons pas d'actions éclatantes à relater mais il me fait plaisir de mentionner les petites activités déployées au cours de 1931. Une assemblée a eu lieu à tous les deux mois, et j'insistai chaque fois sur l'assistance des membres, tolérant cependant les raisons valables des absentes. En mars, je faisais lecture d'une lettre intéressante de Mlle Vaillancourt—nous faisons quelques changements sur la liste d'exposition—supprimant les tricots de fil—remplacés par les coussins—section ouverte des nappes de toutes sortes. Une nouvelle fermière prenait place dans nos rangs. A l'assemblée de mai, il fut décidé que nous prendrions part à l'Exposition de Québec—la nôtre fut fixée au 17 septembre. Nous répondions aussi exactement que possible aux questions posées au sujet de l'octroi du Ministère de l'Agriculture. On projeta une vente de travaux manuels pour le mois de juillet. En sept. je remerciai pour la générosité apportée à cette vente et j'en fis connaître les recettes et les dépenses. En sept. aussi, une de nos fermières nous quittait pour entrer dans la vie conjugale, emportant nos meilleurs souhaits et un petit cadeau—souvenir, comme c'est l'habitude chez nous. Je fis de longues recommandations au sujet de l'Exposition (personne ne pouvait plaider ignorance). Le 17, c'était notre Exposition—soit dit sans orgueil, nous eûmes notre part de succès—le public pouvait apprécier la culture, les conserves, les travaux du métier, couture, broderie, raccommodage etc.

Les jugements furent portés d'après une grande expérience à la satisfaction de toutes. Messieurs les Juges et Mlle Vaillancourt, firent des remarques que nous avons écoutées avec plaisir, se proposant d'en tenir compte en cherchant

l'amélioration dans la culture comme dans les travaux manuels. 8 Fermières ont pris part à l'exposition du comté sur l'invitation aimable et pressante de Mr. F.-Xavier Gosselin. En novembre, je fis appel pour les cotisations payables au 1er déc. Le 24—c'était une "partie de cartes"—afin de mettre quelques sous dans notre petite caisse dépouillée. En Janvier, j'offris mes souhaits à mes consœurs; et je lus la réponse donnée par M. le Curé, notre aumônier, à l'offrande de nos vœux de bonheur. Lecture aussi fut faite de la lettre de Mlle Vaillancourt, contenant bons souhaits et choses intéressantes. Ce jour là nous souhaitions la bienvenue à deux nouvelles Fermières et avons parlé longuement des travaux d'exposition et d'une vente de travaux manuels, comme l'an dernier—Puisse-t-elle avoir du succès!

Nous nous quittions ensuite avec invitation d'être présentes à la prochaine.

EVANGÉLINE POULIOT,
Présidente.

Au Cercle de Fermières, Grandes Bergeronnes

RAPPORT DES TROIS PREMIERS MOIS

Notre Cercle a pris naissance fin de décembre 1931 (27). C'est donc dire qu'il est bien jeune. Probablement le benjamin de tous. Cependant ses membres, au nombre de 60, sont très heureuses de faire partie de la grande famille de ces aimables Cercles et les saluent bien cordialement.

Le 27 décembre 1931, à une assemblée générale, sous la présidence de notre Curé, Rév. J. Thibault, qui a bien voulu accepté d'être notre Aumônier, ont eu lieu les élections de notre bureau de direction au scrutin secret:—

Madame Charles Lapointe a été élue présidente et conseillère provinciale; Madame Victor Guay, vice-présidente; Mlle Lydia Thibault, sec.-trésorière; Mlle Antonia Tremblay, bibliothécaire; Directrices:— Mesdames Louis Brisson, Edgard Desbiens et Albert Simard.

Notre Cercle ne compte donc rien d'intéressant que ses débuts qui promettent beaucoup cependant.

Le 9 février, conférence de Monsieur l'Agronome L. Langevin qui nous encouragea dans la préparation du programme de l'année et dans la participation de chaque membre pour son bon fonctionnement.

Plusieurs concours ont été organisés. En particulier: un grand concours de jardins auquel il sera donné au moins \$40.00 en prix. Trois autres petits concours ont aussi été organisés pour encourager notre programme de l'année et nos réunions:—

Avril: tapis de tous genres.

Juillet: tricots.

Septembre: Conserves.

En terminant je souhaite donc bon courage et succès à tous nos membres.

LYDIA THIBAUT, Sec.-trésorière.

Le Confrère

Cette anecdote a eu pour théâtre un restaurant des boulevards inaccessible aux petites bourses.

Un monsieur et une dame venaient de déjeuner correctement, sans plus; le garçon présenta une addition de 200 fr.

Le monsieur fit appeler le gérant:

—Allez dire au patron qu'il me fasse les prix doux, je suis un confrère. Quelques minutes plus tard, le gérant revient avec une nouvelle addition: 100 francs.

Le monsieur sourit et paya.

Et comme le gérant lui demandait:

—Quel établissement dirigez-vous?

—Moi, répondit-il, mais... aucun!

—Mais vous m'avez dit que vous êtes un confrère?

—Oui, je suis un voleur, comme vous.

Fleurs de Silence et de Solitude

Un nouveau manuel de flore canadienne

Par le R. Père Louis-Marie, O. C.

DANS son Histoire des Moines d'Occident, Montalembert a rapporté que les sciences métaphysiques, naturelles et exactes, se sont élaborées en Europe, dans les cloîtres d'abord.

C'est dans la solitude des cellules, dans le silence des bibliothèques monastiques, dans les ermitages de la Grande-Chartreuse, que les religieux de Saint-Benoit et ceux de Saint-Bruno ont conçu patiemment les systèmes sur lesquels s'échafaudent et se superposent depuis douze siècles, toutes les spéculations du génie moderne.

La méditation dans l'isolement explique mieux que la paresse et que la nécessité passagère le fondement des lois qui sont la clef de nos connaissances humaines. Tant il est vrai que nos temps n'ont rien inventé qui ne fut découvert en principe et connu bien avant nos applications de modes si variés. Tant il est vrai aussi que l'agitation, l'énerverment et le bruit n'ont rien produit d'utile et de durable et que les œuvres de génie sont nées d'une longue patience.

Aussi les sciences naturelles, et notamment la botanique, ont vu le jour entre les mains des herboristes silencieux de l'antiquité. Elles se sont développées par la recherche et l'observation des moines, perdus dans la solitude des forêts de la Gaule et de la Germanie. Toute la flore européenne avait été cueillie, et classifiée dans les monastères, avant que Linné en Suède, ou Jussieu en France, ou Ehrhart et Humboldt en Allemagne, eussent déterminé des lois de classification dans le monde végétal.

Au Canada, ce sont encore des chercheurs patients et silencieux qui nous ont recueilli les trésors que la Providence fait surgir du sol vierge et cultivé. Parmi eux, les Provancher, les Marie-Victorin et les Père Louis-Marie, sont des prêtres ou des religieux voués à l'éducation de la jeunesse. Leur exemple entraînera-t-il quelques nouveaux disciples, quelques jeunes savants de demain, vers la gloire d'édifier des œuvres méritoires pour l'avancement des sciences et le bien-être de l'humanité?

Quoiqu'il en soit, les ouvrages comme la "Flore-Manuel" du Père Louis-Marie constituent une mine précieuse de connaissances dont profiteront les chimistes, les apothicaires, les teinturiers, les horticulteurs, les fleuristes, les ingénieurs forestiers et tous les agronomes pour qui le moindre brin d'herbe doit être objet de sollicitude.

En groupant avec méthode, précision et clarté, les familles végétales de notre sol québécois, le Père Louis-Marie, trappeur, a fait œuvre de savant. Dans sa modestie de religieux il n'a eu de plus chère ambition que d'être utile à ses élèves en agronomie. Mais nous savons que déjà son ouvrage a été étudié avec soin par les dirigeants de l'instruction publique, et qu'on a pressenti l'importante étendue des services qu'il rendra en matérialisant le contact d'une science difficile avec les applications pratiques dans nombre de domaines.

ALPHONSE DESILETS.

N.B.—La "Flore-Manuel de la Province de Québec", par le Père Louis-Marie, O.C., est en vente au prix de \$1.00 l'exemplaire, ou \$9.00 la douzaine, chez les libraires et à l'Institut Agricole d'Oka, La Trappe, comté des Deux-Montagnes, P. Q.

NOTRE MAÎTRE LE PASSÉ

"C'était Anne de Bretagne..."

Par *Alphonse Desilets*

(Droits réservés)

Il est, nous raconte Anatole LeBraz, une vieille superstition bretonne qui défend d'occuper une maison neuve avant qu'une personne amie en ait franchi le seuil et prononcé, devant le brasier ardent, des paroles de bon présage.

La chaire d'histoire de la Société des Arts, Sciences et Lettres est une maison neuve, et le conférencier de ce soir eût hésité à en franchir le seuil si l'accueil généreux de son président n'était un présage de votre parfaite indulgence.

D'ailleurs, peut-on ne pas se sentir à l'aise, même sous le feu ardent des plus jolis yeux doux, lorsqu'il s'agit d'évoquer le souvenir d'une reine aimée, dont l'image a souri dans nos rêves d'enfants, et dont le nom revient toujours dans les tendres chansons et les plaintes maternelles :

"C'était Anne de Bretagne,

"Duchesse en sabots,

"En sabots, mirlitonaine. . .

"Vive les sabots de bois! . . ."

Qui d'entre nous n'a savouré le charme exquis, la douceur émotive et la touchante simplicité de ces berceuses d'autrefois ? On dirait que, d'avoir franchi les océans, et d'avoir voltigé des lèvres de nos grand'mères autour des berceaux de nos petits, elles ont récupéré toute la fraîcheur et toute la grâce de leurs origines populaires.

D'Anne de Bretagne, le nom fut ainsi sur toutes les lèvres et l'image dans tous les cœurs. Car, elle incarne pour nous, Français de Nouvelle-France, toute une époque d'héroïsme et de merveilleux. Elle apparaît, avec son équipage de féerie, à l'arrière-plan du tableau inoublié, où s'illustre la naissance d'une nation nouvelle sur un sol vierge encore. Et cette grande dame, cette reine toute puissante, mais bonne aux humbles gens, s'avance glorieuse au bras des rois, et souriante au sein des foules populaires.

Pour l'historien elle occupe une place unique dans le cadre qui s'étend, par exemple, de Jeanne d'Arc à François Ier, et de Christophe Colomb à Jacques-Cartier. Elle naquit à Nantes, capitale présomptive du duché de Bretagne, en 1477, et mourut au château de Blois, sur les bords de la Loire, en l'année 1514.

Pour comprendre le caractère de la reine Anne et pour s'expliquer toute l'affection dont le peuple breton entourait sa "bonne duchesse", il faut rouvrir au moins quelques pages de l'histoire de la Bretagne.

En ce temps-là les Bretons ne voulaient pas être Français. Au temps des Celtes, leurs aïeux, ils avaient été chassés des Îles britanniques par l'invasion des Saxons, devenus les Anglais, et laissaient là-bas, sous une nouvelle domination, leurs frères écossais et irlandais.

En traversant la Manche, quelques clans celtiques se joignent à ceux des pays de Galles et de Cornouailles. C'était après les conquêtes romaines. La gloire envahissante de Jules César avait déjà pâli devant le prestige du Roi Arthur, et Merlin l'enchanteur et les chevaliers de la Table Ronde, avaient fait oublier les derniers vestiges de la religion des druides. Les dolmens et les menhirs n'étaient déjà plus que des souvenirs d'une croyance abolie. . . D'ailleurs, les Bre-

tons s'étaient convertis au christianisme avant de quitter la Grande-Bretagne pour s'établir en Armorique. Ils avaient été prêchés par Saint-Gildas, catéchisés par Saint-Hervé, et baptisés par Saint-Patrice, Saint-Judicaël et . . . le bon Saint-Eloi.

Mais depuis leur débarquement sur le littoral des Gaules, les Bretons avaient vu leur terre nouvelle envahie par les Francs et par les Normands, leurs voisins immédiats. Ils avaient connu la trop vaillante épée de Roland et ils avaient été vaincus, vers l'an 800, par les armées de Charlemagne. Mais, peu à peu, et grâce à la vaillance des rois Morvan, Nomoë et Alain le Grand et des premiers ducs de Bretagne, l'Armorique vit bientôt sa puissance s'unifier en même temps que s'affermissait sa situation politique et économique.

Durant le Moyen-Âge, les Bretons acceptèrent le régime de féodalité, mais ils l'humanisèrent. Aussi de profondes et louables traditions s'ancrèrent dans les mœurs. L'amour de la patrie et la croyance religieuse la plus solide sont restés deux vertus nationales indéfectibles chez les Bretons. Les historiens La Boderie, Daru, Don Morice, Le Jean, Dottin et Danio, les poètes Hersart de la Villemarqué, Jean Meschinot, Anatole LeBraz et Charles Le Goffic, ont convenu d'une voix unanime que l'attachement opiniâtre de la Bretagne à ses coutumes et à ses traditions peut, à lui seul, expliquer l'entêtement du caractère, et les alternatives de guerres désastreuses et de paix constructive, qui furent le partage de la race bretonne.

Dans ses "Études sur l'histoire de France", Châteaubriand fait un portrait saisissant de l'âme bretonne; "D'une imagination vive, et néanmoins mélancolique, d'une humeur aussi mobile que leur caractère est obstiné, les Bretons se distinguent par leur bravoure, leur fidélité, leur esprit d'indépendance, leur attachement pour la religion, leur amour pour leur pays. Fiers et susceptibles, sans ambition et peu faits pour les cours, ils ne sont avides ni d'honneurs ni de places. Ils aiment la gloire, pourvu qu'elle ne gêne en rien la simplicité de leurs habitudes. . . Dans les lettres, les Bretons ont montré de l'instruction, de l'originalité, de la grâce, de la finesse; témoins: Hardoin, Madame de Sévigné, Duclos et Sainte-Foix; ils ont donné à la France l'un des plus grands peintres de mœurs, après Molière, Alain-René LeSage. . . Dans les armes leurs guerriers ont quelque chose d'à part qui les distingue au premier coup d'œil des autres guerriers; sous Charles V, du Guesclin et ses compagnons Clisson, Beaumanoir, Tinténac; sous Charles VII, Tanneguy-Duchâtel; sous Henri III, La Noue, également respecté de la Ligue et des Huguenots; sous Louis XIV, c'est Duguay-Trouin; sous Louis XVI, de Lamoignon-Piquet et du Couëdic; pendant la Révolution française, Charette, d'Elbée, La Roche jacquelein, puis La Tour-d'Auvergne. Tous ces soldats eurent des traits de ressemblance; et, par un genre d'illustration peu commun, ils furent peut-être plus estimés de l'ennemi qu'admirés de leur patrie".

Est-il besoin de rappeler ici que l'auteur de cette honorable citation, l'immortel glorificateur du "Génie du Christianisme", était breton lui-même et qu'il est né à Saint-Malo où il a ses monuments, près de celui de Jacques-Cartier ?

Nous pourrions ajouter à cette nomenclature les noms d'illustres femmes qui ont auréolé la Bretagne de vertus et de qualités remarquables. Rappelons seulement le souvenir de Jeanne de Montfort et de Jeanne de Penthièvre qui précédèrent d'un siècle le règne à la fois glorieux et tragique d'Anne de Bretagne.

La Bretagne est une presqu'île située à l'extrémité nord-ouest de la France. Elle eut son dernier roi, qui fut Nominoë, vers l'an 936. Elle ne sera plus désormais qu'un duché, jusqu'en 1491, alors qu'elle s'unira librement à la France contre laquelle elle avait lutté durant près de onze siècles.

Aujourd'hui, la Bretagne, province française, est divisée en cinq départements, qui sont les Côtes-du-Nord, le Finistère, l'Ille-et-Vilaine, la Loire-Inférieure et le Morbihan.

Mais la Bretagne se modernise, hélas ! elle aussi. N'a-t-elle pas pris des allures quelque peu américaines, depuis qu'elle a construit à Plougastel, de béton armé, le "plus grand pont du monde

Isolée du reste du territoire, baignée par la Manche et les vagues toujours furieuses de la Mer du Nord, tourmentée par les vents incessants qui soufflent de l'Adriatique, la Bretagne est restée la terre abrupte et sévère des rudes paysans, des marins aventureux, des fiancées mélancoliques, des veuves et des orphelins aux profondes nostalgies.

Un grand poète parnassien, José-Maria de Hérédia, en a gravé l'image dans un sonnet célèbre, qui est un médaillon du plus beau ciselage :

"Pour que le sang joyeux dompte l'esprit morose,
 "Il faut, tout parfumé du sel des goëmons,
 "Que le souffle atlantique emplisse tes poumons;
 "Arvor t'offre ses caps que la mer blanche arrose.
 "L'ajonc fleurit et la bruyère est déjà rose.
 "La terre des vieux clans, des nains et des démons,
 "Ami, te garde encor, sur le granit des monts,
 "L'homme immobile auprès de l'immuable chose.
 "Viens... Partout tu verras, par les landes d'Arèz,
 "Monter, vers le ciel morne, infrangible cyprès,
 "Le menhir sous lequel gît la cendre du brave.
 "Et l'océan qui roule, en un lit d'algues d'or,
 "Is la voluptueuse, et la grande Occismor,
 "Bercera ton cœur triste à son murmure grave..." (*)

En 1477, Louis XI étant roi de France et Edouard IV, roi d'Angleterre, le duc François II régnait sur la Bretagne. Le 25 janvier de cette année, dans une des ces périodes de paix dont jouissait si rarement la Bretagne, Marguerite de Foix, épouse du duc François, donna le jour à une fille.

"Cet événement, disent les chroniqueurs, combla de joie le duc, qui n'avait point d'héritiers. Comme il aimait la magnificence et les plaisirs, il célébra par des fêtes et des réjouissances extraordinaires la naissance de cette enfant, et les Bretons partagèrent sincèrement le bonheur de leur souverain. François donna à sa fille un nom vénéré en Bretagne, celui d'Anne, voulant ainsi la placer dès sa naissance sous la protection de l'auguste patronne de la Bretagne, sainte Anne d'Auray. Il confia son éducation à Françoise de Dinan, comtesse de Laval, femme d'un rare mérite, qui l'éleva comme une princesse destinée à régner un jour." (x)

Cependant, le duché de Bretagne, inquiété par plusieurs siècles de convoitises circonvoisines, était encore sous la menace de guerres prochaines. Aussi le duc François entretenait-il des relations suivies d'alliance avec le roi d'Angleterre, contre le roi de France et contre les Normands ses plus menaçants adversaires. Il fiança sa fille Anne, encore au berceau, avec le prince de Galles, qui mourut vers le même temps que son père le roi Edouard. Louis XI lui-même étant décédé peu après le premier fiancé de la petite duchesse, la Bretagne put respirer en paix et l'avènement de Charles VIII au trône de France, malgré les troubles domestiques que la faiblesse du duc François avait suscités en Bretagne, vit s'esquisser la première phase d'un roman d'amour platonique entre le duc d'Orléans qui devait être plus tard Louis XII, et la petite duchesse Anne de Bretagne, dont la jeunesse était déjà rayonnante de charmes et de beauté. La succession du trône de Bretagne fut assurée à la jeune duchesse, par l'assemblée des États généraux le 8 février 1486.

Anne de Bretagne avait alors neuf ans. Une petite sœur lui était née du nom d'Isabelle. Le duc François fit une déclara-

tion aux états de Bretagne, par laquelle il résolut que, pour assurer la tranquillité de son duché et le bonheur de ses peuples, la couronne serait dévolue à l'aînée de ses filles s'il mourait sans laisser d'enfant mâle. Il devait en être ainsi.

Dans la même année, François II tomba malade et Madame de Beaujeu, alors régente de France fit marcher une armée contre la Bretagne. Mais le duc François guérit et organisa, contre la régente, une ligue dans laquelle entrèrent l'archiduc d'Autriche Maximilien, roi des Romains, le roi de Navarre, les ducs d'Orléans, de Lorraine et de Foix, les comtes d'Angoulême, de Nevers et de Dunois, ainsi que beaucoup de seigneurs bretons et Français, qui contestaient les prétentions outrées de Madame de Beaujeu. Cependant la régente n'en fut que plus ardente à poursuivre son attaque et le 23 juillet 1488, à Saint-Aubin-du-Cormier, en Bretagne, une bataille décisive donna la victoire aux armées françaises. Le duché de Bretagne passait ainsi à la discrétion du roi de France. Le 21 août 1488, par le désastreux traité du Verger, Charles VIII déterminait donc ses prétentions sur toutes les possessions du duc François II et forçait celui-ci à ne marier ses filles qu'avec le consentement du roi vainqueur. Cette condition parut au dernier duc de Bretagne la plus cruelle et la plus dure. Elle renversait tous ses projets. François II mourut de chagrin quelques semaines après cette convention qu'on avait fait ratifier par les états généraux de Bretagne.

Le duché de Bretagne allait néanmoins persister. Anne, qui était âgée de onze ans, fut reconnue duchesse régnante. Mais elle n'était pas en âge de gouverner. Elle resta sous la tutelle du maréchal de Rieux et sous la conduite de la comtesse de Laval.

Depuis un siècle, et surtout pendant le règne de François II, le duché de Bretagne avait prospéré dans tous les domaines, intellectuel, artistique, commercial, agricole et industriel. "A cette époque, les Bretons échangeaient leurs produits avec le monde entier; leurs flottes de commerce protégées par des navires de guerre, allaient en Angleterre, en Suède, en Norvège, au Portugal et même plus loin, dans les pays du Levant, où une bulle du pape Sixte IV leur donnait accès... La Bretagne possédait une industrie de tissage très prospère. François II, aidé par son ministre Pierre Landais, lui donna un nouvel essor. Des fabriques de soie furent créées à Vitré et à Nante, tandis qu'à Rennes on fabriquait des tapisseries renommées. Des lois très sages favorisaient l'agriculture et les Bretons exportaient, (alors,) beaucoup de blé. François II n'oubliait pas non plus les arts: de nombreux peintres sur verre et enlumineurs travaillaient, protégés par leur souverain. (A Quimper des ateliers de poterie, de vaisselle et d'argenterie existaient, et là, comme ailleurs, des centaines de jeunes artisans potiers, enlumineurs, meubliers, ébénistes et sculpteurs, y faisaient un sérieux apprentissage. Ces industries artistiques ont été continuées par quelques familles descendantes des premiers maîtres de Quimper, de Dinard, de St-Malo et de Paramée.)

C'est sous le règne de François II, que fut construit le château de Nantes, (fameux par ses prisons) et si magnifique que, plus tard, le Roi Henri IV s'écriait en le voyant: "Ventre Saint-Gris! ce n'étaient pas de petits sires que les Ducs de Bretagne!" Dès 1484, des imprimeries avaient été fondées en Bretagne, perfectionnant les vieux systèmes de gravure sur bois, employés par les moines bretons. (Car de nombreux monastères existaient en Bretagne, depuis plusieurs siècles déjà, notamment la Chartreuse de Sainte-Anne d'Auray, et leur influence morale et intellectuelle n'était pas moins considérable que celle des universités de Nantes et de Rennes.) A cette époque "le peuple breton était devenu si riche que l'on n'eût pas trouver un seul petit village qui ne fut plein de vaisselle d'argent". (x)

Mais cette aisance populaire n'allait pas durer longtemps, malgré les conditions du traité de 1488 entre le Roi de France et le duc de Bretagne.

(à suivre)

(x) "Les Trophées."

(*) "Histoire d'Anne de Bretagne", par J.-J.-E. Roy, Rours, 1881.

appellera au dehors ceux qui vivent de la terre, elle l'attendra, son aide et son confident, pour lui apprendre ce qu'elle entend faire de l'arpent de terre, pour situer ici ou là l'ensemencement du jardin potager. A cette époque aussi s'accuseront de nouveau les sympathies pratiques des voisins, qui ajouteront discrètement à leurs travaux annuels du printemps la culture charitable de cette pauvre glèbe.

Le calme et une aisance relative règneront donc aux "Pignons-Rouges" durant les beaux mois qui vont venir.

A la fin du mois de juin, un soir, Cécile Pèlerin, assise à la fenêtre de sa maisonnette, regardait avec un amour plus intense son fils Jean dont les succès scolaires avaient été couronnés, à la grande joie de monsieur le curé, sous les yeux attendris des villageois, au cours de la distribution solennelle des prix, qui avait eu lieu dans l'après-midi. Elle voyait l'enfant s'amuser à lancer du rivage de petits galets qui s'en allaient ricochant deux ou trois fois sur le miroir rutilant de l'onde endormie, pour s'y engouffrer ensuite, qui, un peu plus tôt, qui, un peu plus tard, mais infailliblement. A son esprit de paysanne monta alors de son pauvre cœur toujours endeuillé, comme un regret vague et mal compris de l'inanité finale de tous nos efforts et de toutes nos allégresses, sur la scène parfois sereine et riante aussi de notre vie.

Soudain, son front s'assombrit, ses yeux se fermèrent à demi, et d'une voix tendrement émue:

— "Viens, dit-elle, viens donc, mon Jean! pour le chapelet des morts! Voilà le phare qui s'allume!"

II

LE COUSIN D'AMÉRIQUE

Cette vie-là durait depuis une dizaine d'années déjà. Jean Pèlerin en aura bientôt seize, et rien n'avait troublé durant ce laps de temps la sérénité toujours quelque peu empreinte de tristesse qui régnait aux "Pignons-Rouges". Mais l'heure viendra prochainement où de nouveaux soucis vont naître, où il faudra définitivement orienter l'orphelin dans son avenir. Ses succès rapides à l'école élémentaire, sa conduite exemplaire, son ardeur au travail, les aptitudes plus que moyennes de son intelligence, tout chez lui avait concouru à capter l'estime du public, et plus que toute autre, celle du vieux curé qui valait bien une affection toute paternelle. Entre le prêtre et son élève, les entretiens étaient devenus plus sérieux. Le programme des études primaires avait depuis assez longtemps fait place à celui des premières classes d'humanité. C'était toujours un plaisir pour le veillard de revenir avec cet enfant intelligent sur les brisées maintenant lointaines de ses premiers efforts personnels chez les classiques et pour Jean, c'était un honneur, qu'il n'aurait pu de lui-même convoiter, d'être ainsi appelé à monter un jour, peut-être, au niveau d'esprit de l'homme le plus cultivé de tous ceux qu'il lui avait été jusqu'à présent donné de voir et d'entendre.

Au logis maintenant, l'entretemps des classes reste rempli sans doute des effusions d'amour maternel et filial; mais que d'heures aussi s'écoulaient silencieuses, pour l'un devant le livre, et pour l'autre, à l'évocation secrète de choses inconnues de l'avenir, et de choses, hélas! trop connues du passé.

Le beau rêve d'avenir, il s'était inopinément offert un jour à l'esprit de la pauvre mère comme un rayon de soleil perçant tout à coup son ciel bas et morne.

— "Savez-vous, maman, lui avait dit Jean, un soir, ce que pense de moi monsieur le curé? Hier, me parlant un peu, comme ça, des choses tristes dont il est témoin, dans les familles du village, où il est chargé d'aller annoncer quelque malheur et plus souvent appelé pour les consoler, il a fini en me disant: — "Tu en verras bien d'autres, va, mon Jean, quand tu seras prêtre!"

Lui, Jean Pèlerin, prêtre un jour! Elle, un jour, l'ignare, presque la misérable, voir son fils unique monter à l'autel, la bénir, la communier! . . .

Non, ce ne sera qu'un rêve!

Si heureux cependant qu'il fut du perfectionnement moral et intellectuel de son élève, le prêtre s'inquiètera bientôt du résultat de son zèle, du mode tant soit peu inconsidéré de son action charitable. Cet enfant, ainsi élevé, n'aura pas joui des amusements de l'enfant. Retenu trop tôt et trop longtemps dans l'orbite, chez lui, d'une âme toujours en deuil, chez son précepteur, d'une intelligence trop au-dessus de son niveau, il n'aura rien connu des folâtreries de l'enfance, qui s'évaporent sous l'ardeur du grand jour, mais qui sont à la vie ce que la rosée et les clairs rayons du matin sont à l'élaboration des fleurs et des fruits.

Et quand, une couple d'années plus tard, le vieux précepteur enfin s'apercevra que cette plante sauvage s'est étiolée en serre chaude, ne sera-t-il pas déjà trop tard? En outre, Jean n'aura-t-il pas déjà revêtu la mentalité de l'homme instruit seul, qui n'a pas suffisamment pratiqué la vie d'ensemble à l'école, au collège surtout, où les caractères, comme sous un frottement inévitable, perdent forcément ce qu'ils auraient naturellement pu offrir de trop anguleux. Il sera intelligent, digne, brillant, soit! — mais aussi, probablement, entier, personnel dans ses déterminations, seul à comprendre et interpréter la vie comme il aura compris et interprété sa jeunesse.

Au reste, une considération plus certaine, sinon plus terre à terre, devait faire songer à modifier, à quelque temps de là, ce train de vie. — Les vacances d'été s'ouvraient et tous ceux qui voulaient bien, à cette occasion, féliciter comme toujours l'adolescent pour son travail et ses succès, ne manquaient plus d'ajouter qu'il avait besoin de repos! C'était connu; le médecin du village n'avait-il pas affirmé, dans un moment d'humeur, que malgré tous ses progrès intellectuels, à ce jeu-là, le fils de la veuve Pèlerin ne ferait qu'un neurasthénique!

Il fallait rompre un peu avec la monotonie de cette existence. Or, précisément, plusieurs choses allaient s'y prêter cette année-là.

Jean, par ses études et son développement physique n'est plus l'enfant, mais disons plutôt le jeune homme. Assagi de bonne heure par l'épreuve, de moitié dans tous les soucis dont s'ordonne le train de vie de l'humble maisonnette, il se trouve pour ainsi dire émancipé de la sujétion puérile et naturelle qui s'impose aux autres étudiants de son âge. On lui permettra donc de faire des projets, d'émettre des opinions, d'en venir même à des décisions qui eussent paru intempestives ailleurs. Or, voici venir l'heure où le caractère déjà formé de Jean va s'affirmer pour la première fois.

Emile Dupin, cousin de Jean, fils d'une famille canadienne qui, il y avait plus de trente ans, s'en était allée avec tant d'autres chercher fortune dans les villes industrielles des Etats-Unis, se trouvait alors en villégiature avec les siens, aux bords de mer de Cacouna. Autant le fils Pèlerin, victime du malheur que nous connaissons, avait été élevé dans la réserve et le dénuement, autant le cousin Dupin, fils unique aussi lui, avait grandi jusque-là dans l'opulence du parvenu et la semi-liberté de l'éducation familiale de nos voisins. Fier de ses capitaux, assuré d'un avenir doré, il a de bonne heure su compter sur lui-même, traiter son père comme un prédécesseur au négoce ou à l'industrie qui procure l'argent, comme le maître actuel d'une affaire qui lui reviendra, nécessairement, et celui qu'on appelle bénévolement *old man* ou *governor*, au foyer familial; il a su vivre enfin comme l'on vit en pleine éclosion de la liberté pratique, anglo-saxonne.

Toutefois, d'un tempérament complexe, il accusait quand même certaines qualités d'un cœur bien né que la bonne culture eût fait des plus généreux. Il le prouvera, par exemple, une première fois, au grand effarement édifié de tous les paroissiens, le jour où, descendant de sa superbe limousine

frappant aux Pignons-Rouges, il demandera sans vaine jactance à embrasser sa bonne tante Pèlerin et son cousin Jean. Il y avait si longtemps que leur parenté s'était perdue là-bas qu'on ne savait plus compter sur aucune sympathie pratique des Dupin. Voir ces parents fortunés revenir à eux, braver généreusement le respect humain et l'inégalité du sort, accuser, — disons cela, — le meilleur côté peut-être de la mentalité américaine, devait produire un effet étrange sur l'esprit de ces deux pauvres, et sur la destinée de Jean.

Emile Dupin est un jeune homme instruit. Il termine des études médicales poursuivies, ici et là, dans les universités les plus célèbres de la grande république, au gré de ses caprices et des ressources paternelles. Avant d'aller parfaire toutes ses connaissances de haute pacotille dans les hôpitaux et les laboratoires les plus renommés d'Europe, avant de réaliser que "la science creuse la vie mais ne la comble pas", il entend bien, puisqu'il en a le temps et les moyens, faire son tour complet d'Amérique, comme l'artisan français faisait autrefois son tour de France. Et cette année même, il suivra les cours de Laval à Québec. Voilà comment, entraîné à la fois par les réminiscences et les suggestions paternelles, comme aussi dans le mouvement du tourisme américain, il lui a plu de s'offrir le spectacle de la belle nature laurentienne; de se donner du grand air, dans cette patrie de ses pères, dont on lui a parlé souvent là-bas, à l'ombre des grandes usines où l'on n'entend que bruits mécaniques, où l'on ne s'entretient que de richesses et de gains, et "dont les murs si élevés dérobent la vue du ciel".

Les premières entrevues des Dupin et des Pèlerin furent sans doute la cause d'une émotion béate pour ceux-ci, et pour les premiers remplies d'une bonté quelque peu tarée d'orgueil satisfait. Mais dans cette première visite chez sa tante et son cousin, Emile Dupin eut bientôt fait, quant à lui personnellement, par sa conversation et ses manières désinvoltes, de rompre, de fondre plutôt la glace qui retenait tout d'abord les pauvres gens dans une gêne presque apeurée. L'on était parents, quoi! et l'on allait bien s'amuser! Dès le lendemain, ce fut avec enchantement, et crainte aussi, que la veuve et son fils prirent place dans l'opulente limousine pour aller rendre au père et à la mère d'Emile leurs civilités apparentées, puisqu'on voulait bien ne pas les dédaigner.

Heureusement, les cœurs canadiens se reconnurent et battirent à l'unisson sous leurs défroques pourtant si disparates. La voix mystérieuse de la patrie leur parla délicieusement d'une communauté de sentiments, de souvenirs, de bonheurs juvéniles que les hasards fortunés ou méchants de la vie n'avaient pas su détruire chez aucun d'eux. Oh! oui, comme l'on allait bien s'entendre durant cette villégiature, d'une part au noble plaisir de réjouir des malheureux, et de l'autre, sous l'emprise de cœurs généreux.

Le jour tombait lorsque la voiture des Dupin stoppa de nouveau aux Pignons-Rouges. Une allégresse qu'ils n'auraient pu rêver chantait dans l'âme de la veuve et de son fils. Tout riait comme jamais auparavant autour d'eux dans la nature. C'était pourtant la même maisonnette, pauvre et seule, qu'ils voyaient là, devant leurs yeux illuminés de joie, les mêmes buissons d'aubépine au ras des fenêtres, et derrière, le profond vallonnage qui s'enténébre déjà dans l'arc de la Montagne-Ronde; c'était la grève en avant, avec ses sables d'or et ses galets que le flot montant couvre de caresses accoutumées; c'était la route, la bonne route longue, courbe, tant de fois parcourue à pied sec ou boueux, ruban blanchâtre que la puissante machine semblait tout à l'heure dévider comme l'araignée fait de son fil; mais combien tout cela apparaît aujourd'hui clair et réjouissant, à ces pauvres yeux qui devant tout cela ont tant pleuré.

—Voyez donc, ma bonne tante, là-bas, sur l'île, cette lumière subite!

—Ah! oui, cher enfant, c'est le phare qui s'allume!...

Quelques instants plus tard, l'automobile dévalait en ronflant sous la falaise de la Pointe-Sèche, tandis que, aux

Pignons-Rouges, porte close, deux âmes, différemment impressionnées de cette journée de bonheur mais traversées soudain par un triste souvenir, s'étaient mises en prières pour les morts!

Cette première semaine des vacances, remplie d'une agitation si insolite pour les Pèlerin, devait voir surgir encore un projet troublant pour eux, et d'une conséquence qu'ils ne reconnaîtront que tardivement. Emile Dupin n'est après tout que l'un de ces touristes américains qui, par milliers, viennent chaque année prodiguer chez nous leur admiration de commande avec leur argent. Les sentiments personnels qui peuvent parler au cœur de son père et de sa mère, qu'il simulera peut-être de partager par déférence ou pour ne pas y contredire, à son for intérieur tout d'abord ne diront presque rien, à lui qui est né et qui a vécu jusqu'à présent sous un autre ciel. De là pour lui le désir irrésistible de passer outre aux choses du village natal de sa famille, pour voir ailleurs et voir encore; de poursuivre un itinéraire et un programme, afin d'avoir plus tard à en parler sciemment. L'accointance momentanée de ses parents canadiens ne sera qu'un épisode de voyage, une sorte d'idylle d'amour familial, impromptue et passagère. Il a déjà tant voyagé, tant vu, tant appris!

Jean, au contraire, n'est qu'un primitif, ne connaissant guère que les choses concrètes de son village et le rêve tenu qu'a pu laisser dans son esprit la lecture des livres. La maladie qui s'annonce chez lui ne fera qu'accentuer l'irréalisme de son rêve, maintenant surtout que la vue du bonheur apparent de la vie a éveillé en son esprit une appétence qu'il nésoupçonnait pas encore.

Ce projet qui s'offre aux deux cousins, au touriste riche, féru de la passion du voyage et du mouvement, à l'autre dénué, rêveur et maladif, c'est une croisière de quelques semaines dans les eaux laurentiennes. Ce sera, n'est-ce pas, à la fois, agréable et salutaire? Emile s'enquerra à loisir des attraits si vantés du paysage canadien, sur les rives du grand Saint-Laurent, celles du sauvage Saguenay, les îles du golfe, la côte du Labrador peut-être. Jean, dont la complexion s'est anémiée dans la réclusion de ses jeunes années, retrouvera sur les eaux de mer la vigueur de ses pères.

C'était une grave détermination à prendre toutefois au gré de la mère Pèlerin, qui tout d'abord en fut comme abasourdie et n'y entendit rien; elle qui tient rancune à la mer de lui avoir ravi et de garder toujours le bonheur et la moitié de sa vie. Jamais elle n'a voulu permettre à Jean d'exposer ses jours aux perfidies de l'onde, et pour solutionner cette grave objection, il faudra tout au moins que monsieur le curé fournisse l'appoint de toute son autorité et de sa clairvoyante sympathie.

Effectivement, monsieur le curé s'est inquiété dans la solitude de son presbytère, de l'absence de Jean qui lui manque depuis une longue semaine. On lui a bien dit ce qu'il y avait de nouveau chez les Pèlerin. Mais ne voir aux offices du dimanche ni la mère ni le fils lui fut d'un mauvais présage; cela l'inquiéta comme l'appréhension d'un nouveau malheur. Personne n'avait pu lui apprendre qu'ils avaient passé ce dimanche en haute société, les hôtes très honorés de leurs parents riches, sous les yeux ébahis des paroissiens de Cacouna, à l'église de cette paroisse comme dans leur superbe villa.

La maladie de Jean se serait-elle aggravée?

Les nouveaux venus se feront-ils pour son élève d'un commerce fatal qui détruirait toute son œuvre?

Que d'inquiétudes tout à coup dans cette âme placide affublée d'un amour paternel!

Le lendemain après-midi, deux voitures fort différentes stationnaient aux portes des Pignons-Rouges; une motocyclette des plus modernes et l'humble cabriolet du vieux prêtre.

Celui-ci tout d'abord, dans la candeur de son humilité, a paru quelque peu s'intimider aux ouvertures si américaines d'Emile Dupin, qu'on lui a présenté et qui s'est délicatement excusé de s'y trouver en costume de cycliste.

—Qu'à cela ne tienne, monsieur", lui répond-il, en ressaisissant l'ascendant de son caractère et de son âge. "Vous ne voulez pas refuser de croire que j'ai été jeune aussi, un jour, et que j'aurais bien aimé les amusements qui vous sont permis. Mon plus vif regret, sous ce rapport, ce serait de n'être plus jeune et d'avoir toujours été pauvre.

—Oh! ne regrettez rien de tout cela, monsieur le curé, puisqu'il est vrai, comme vous l'enseigniez, que le bonheur du riche n'est qu'un leurre et la jeunesse toujours plus ou moins incomprise.

—Imprévoyante, voulez-vous dire peut-être. Mais j'entends que vous parlez déjà comme un vieux. Seriez-vous philosophe?

—Très peu, trop peu, je le crains bien. Vous aurez plutôt à me pardonner d'être jeune.

—Et vous n'avez pas voulu vieillir plus que cela sans voir la patrie de vos pères? Voilà qui est bien. J'ai connu les vôtres autrefois, et vous vous honorerez des bons souvenirs qu'ils nous ont laissés. Et que dites-vous de la vie canadienne?

—Ce que j'en ai vérifié jusqu'à présent répond bien à ce qu'on m'en avait appris, et je l'admire. Peut-être que l'étude plus prolongée et plus approfondie modifiera cette première impression chez moi qui ne suis pas né canadien. Autre pays, autres mœurs. Je ne sais pas bien encore ce qui pourrait l'emporter dans mon humble personnage, ou de l'atavisme canadien ou de l'ambiance américaine.

—Tiens! tiens! permettez-moi de vous le dire, sans plus tarder. C'est facile à voir,—en quoi je vous félicite aussi,—vous êtes bien canadien par le cœur qui vous rapproche de bons parents humbles, et bien français par votre parler. Ce que l'on ne trouve pas toujours, hélas! chez vos congénères de là-bas.

—Oh! cela, monsieur, tient à deux causes qui me laissent assez peu de mérite. Là-bas, si l'on excepte certaine pluto-cratie qui recherche les oripeaux aristocratiques ou nobiliaires, les classes moyennes préfèrent aux reliefs du lignage la valeur personnelle due à l'effort, au mérite ou au talent d'un chacun, au titre de vicomte ou de marquis, par exemple, celui du parvenu, du bachelier, ou du simple athlète. Aussi en avons-nous des champions de toutes sortes! Partant, les mérites individuels y aplanissent plus facilement les inégalités sociales.

—Quant à mon parler français, si je n'ai pas fait comme d'autres qui poussent l'ignorance ou la stupidité jusqu'à travestir leurs noms de famille, je le dois en premier lieu à ma mère dont l'instruction bien française, puisée dans l'un de vos couvents, veilla constamment à préserver notre langue au foyer contre la contamination apportée de l'école ou de la rue. Je le dois ensuite, je veux encore vous l'avouer, à la fréquentation chez une famille de parisiens immigrée chez nous, et restée réfractaire au travestissement du langage. Comme vous le voyez, il ne me reste plus rien de vos éloges et vous ne ferez pas de moi pour cela un bien grand patriote canadien.

—De mieux en mieux, mon cher. Et pour toi, Jean, voilà la plus belle leçon que je n'aurais pu te donner sur le respect qu'il faut avoir pour sa mère et la langue de sa mère.

—Au fait, maintenant, que faisons-nous de Jean qui veut être malade?

—Jean, je l'emmène, pour le présent, si vous le voulez bien, parcourir un peu la patrie de ses pères, comme vous dites, et, plus tard, nous verrons, sous d'autres cieux, si la patrie de ses pères se refuse à le mettre en valeur."

Le vieux curé hésite; son œil s'est assombri; un nuage passe évidemment dans son esprit, mais ce n'est encore qu'un nuage, il faut en sourire, et il reprend:

—Jean n'est pas pressé; sa patrie non plus, et mieux il la connaîtra, moins il voudra, espérons-le, la désertir. Il fait si bon y vivre comme y ont vécu ses pères.

—Et comme ils y sont morts! . . ."

Ce mot est malheureux. Il faut rompre.

—Soit, mon cher. Et quand partez-vous? Au premier bon vent?

—Peu importe le vent. Le yacht est bon voilier avec machine auxiliaire. Si la brise ne donne pas, le moteur donnera. Nous partirons dans trois jours. Le temps seulement d'armer et de ravitailler le vaisseau pour la course. Peut-être nous ferez-vous le plaisir, monsieur le curé, d'assister à notre partance au quai de Cécouna, et ne pas oublier votre Adieu-vat! L'auto vous prendra et vous ramènera ici avec ma tante.

—J'y serai, oui, j'y serai. Pourvu que vous me promettiez bien de veiller comme un frère sur mon Jean, de lui bien faire aimer le Canada, sa patrie, sans trop lui parler des autres cieux qu'il ne connaît pas et n'aime pas plus que moi. La patrie! la patrie, mon cher!

—Mais la patrie, monsieur le curé, "là où l'on est bien, là est la patrie!"

—Non, mon cher, ah! non, dit le vieillard, en se levant brusquement pour prendre congé. Je vous souhaite d'être bien à bord de votre yacht, sous le ciel canadien, sans rien oublier de ce qui reste aux Pignons-Rouges, et comme vous paraissez l'être, sous d'autres cieux; mais j'aurai l'occasion, je l'espère, de vous bien démontrer, à Jean et à vous-même, quoi qu'en aient pu dire Pacuvius et après lui Ciceron, dont vous paraissez vous réclamer, que le patriotisme n'est pas l'égoïsme dans le bien-être et que d'ailleurs l'on ne saurait être tout à fait bien ni heureux sans la patrie!

III

PREMIÈRE ABSENCE DE JEAN

Jean parti, sa mère réalisa ce qu'elle n'avait pu comprendre dans l'agitation des quelques jours qui venaient de s'écouler. Le sort apparemment si heureux de sa sœur aînée, madame Dupin, la reconnaissance si publique et si généreuse de leur parenté, aux yeux des villageois, tout cela avait accaparé son esprit et l'avait empêchée de réfléchir "en son cœur" sur le tournant où en était rendu son fils dans la vie. Elle n'a presque rien dit à l'encontre de la volonté de ce neveu qui lui a ravi momentanément son enfant, parce qu'elle ne savait pas encore ce que lui vaudrait cette première absence de celui-ci; parce qu'elle ne l'a encore jamais vu partir; parce que sa vie de campagnarde s'est trouvée trop subitement envahie par un luxe de bien-être et de choses dites qui la surpassent. Mais sur le quai tantôt, quand elle a vu le vaisseau prendre le large, joyeusement pavoisé, à l'émerveillement de la foule curieuse et badaude, elle a commencé à comprendre que de loin on lui faisait des adieux.

Maintenant, après le départ de monsieur le curé, elle se retrouve seule au foyer de ses tristesses, avec la jeune voisine qui remplacera pendant ces jours son fils dans ses entretiens. Elle comprend mieux que la communauté de sentiments, entre mère et enfant, si intime et si absolue, qui faisait sa force et sa consolation, est pour la première fois en détresse; que dans les attaches si nombreuses et si fortes de leurs cœurs quelque chose s'est irrémédiablement rompu. Cette première absence de Jean, cette cruelle séparation, qui l'a donc ainsi voulue? Qui? Jean lui-même? Non.—Monsieur le curé? Non! Le cousin Emile? Oui et non.—Celui qui l'a faite, à qui elle en veut, c'est son mauvais sort à elle, sa triste destinée cachée pour le présent sous les traits d'une affection charitable, que son cœur de mère saura bien reconnaître et honnir durant les heures de solitude et d'ennui.

Jean s'en va dans une autre vie où sa pauvre mère ne pourra plus le suivre que de sa pensée et de ses regrets. On avait bien songé, il est vrai, aux premiers jours d'isolement qui la feraient souffrir. Monsieur le curé serait là pour la raisonner. Madame Dupin lui fera entendre que Jean n'est plus un tout petit enfant; elle ira même jusqu'à lui laisser entrevoir que l'affection fraternelle s'emploiera désormais à éloigner de la maisonnette aux pignons rouges le spectre de la pauvreté qui l'a si longtemps hantée. Mais tout cela, c'est pour le passé; c'est pour l'avenir! Qui la consolera du présent?

Rose Després est une charmante enfant de seize ans dont la mère fut de tout temps l'amie très intime de la veuve Pèlerin. Rose et Jean l'orphelin s'étaient associés bien jeunes pour la randonnée quotidienne qui les menait aux leçons de catéchisme, et les conduisit finalement, le même jour, comme un frère et une sœur, à la table de leur première communion. Puis, à mesure qu'ils avaient grandi avait aussi grandi la distance que leur imposait la réserve d'une candeur pourtant toujours affectueuse.

A la place de Jean qui s'éloigne, Rose sera là, auprès de la veuve inquiète, constamment sous son œil alangui dont les effluves d'amour maternel ne sauraient plus sur qui tomber. Elle lui servira de prétexte pour causer sans cesse de ce fils absent, tandis qu'à l'esprit de la jeune fille elle-même l'image et le souvenir de l'ami d'enfance voudront bientôt, secrètement, inconsciemment, s'auroler d'un sentiment jusqu'alors inconnu.

Monsieur le curé ne fut pas longtemps sans revenir faire part à madame Pèlerin des graves réflexions que lui avaient inspirées les derniers événements. Lui aussi, dans l'improvisiste du départ des deux jeunes gens, n'avait pas su comprendre tout d'abord quel effet probable aurait chez son élève cette diversion subite dans une vie si monotone. Cependant, il n'a pas vieilli à l'étude des âmes et des caractères sans avoir acquis l'expérience qui fait prévoir les écarts de ceux-ci et les dangers que rencontrent celles-là, aux jours apparemment les plus sereins de la vie.

—J'ai pensé, madame Pèlerin, que vous seriez inquiète de Jean, et je suis venu vous en parler.

—Ah! j'aime si peu la mer. Il est parti peut-être trop vite. Je n'ai pas eu le temps d'y penser comme il le fallait.

—Non, non; n'allez pas vous reprocher cela. La mer n'offre pas le plus grand danger qu'il peut courir actuellement. Avec un bon vaisseau comme celui-là et les gens qui le conduisent, les périls de la mer sont peut-être les moindres à redouter. Il y en a un plus grand pour Jean.

—Mais quoi donc, monsieur le curé? Vous me faites bien peur!

C'est trop de plaisir pour commencer. Il y a trop d'argent, trop de bonheur mondain tout à coup sous ses yeux.

—Si ce n'est que ça, le pauvre enfant en a vu si peu depuis qu'il est dans ce monde...

—Précisément, ne va-t-il pas rester ébloui? Quand tout cela sera disparu, ne verra-t-il pas tout jaune autour de lui comme il nous arrive quand nous avons eu l'imprudence de regarder trop complaisamment le soleil?

—Ça se passera.

—Ça se passera, chez vous, chez moi. Oui, et assez rapidement, parce que notre œil a vieilli, qu'il est tamisé par l'âge et l'expérience. Mais chez lui, il s'y brûlera peut-être."

Malgré lui le vieux curé se fait consolateur fatigant. Ce n'est pas ce qu'il aurait voulu auprès de cette pauvre mère qui ne le comprendra qu'à demi. Il se reproche intimement d'accuser maladroitement sa préoccupation toute personnelle; de chercher un épouvantail du côté où l'œil et l'esprit de la paysanne ne voient que consolation et bonheur. Comme ces cachotteries sont malheureuses, il parlera donc plus ouvertement.

—J'avais mon secret, madame Pèlerin, qu'il vaut mieux vous faire connaître à cette heure. Il me semblait qu'avec de la prudence et de la persistance, nous aurions pu conduire

Jean jusqu'au clergé. Mais, que voulez-vous, un jeune homme se dérouté si facilement.

—Ce n'est pas son cousin qui l'en empêchera. Au contraire, les Dupin pourraient nous aider. Ma sœur m'a bien dit qu'elle ne nous abandonnera pas.

—Ce n'est pas non plus du côté matériel que je vois l'obstacle pour le moment. Oh! non. Je crains que ce jeune homme, élevé à l'américaine, ne lui laisse dans l'esprit des choses qui changeront ses idées. Voilà! Je ne puis pas oublier ses dernières paroles, l'autre jour, par exemple:—La patrie, c'est là où l'on est bien!

"J'ai vu alors dans l'œil de Jean comme un éclair qui me présage l'orage. Trop tôt chercher les biens matériels, cela peut d'abord lui faire manquer son instruction et ensuite son vrai bonheur. Il sera mal situé, entre son cousin riche, suffisamment instruit déjà et nous, pour apprécier ce que valent indépendamment l'une de l'autre la richesse et l'instruction. Si encore ils en étaient au même point, au début tous deux de leur éducation, nous pourrions les associer aux mêmes études. Malheureusement pour Jean, il lui tardera plutôt de vieillir et de s'enrichir pour suivre son cousin.

—Tout ça dans une vacance? Je serai donc toujours malheureuse!

A la vue de la pauvre femme qui pleure, le prêtre est décidément chagrin aussi lui de l'irrépressible impair qu'il commet.

—Allons, je veux croire que je me suis trompé, madame Pèlerin. Il n'y a pas lieu de nous attrister encore, plaise à Dieu. Après les vacances, Jean reprendra ses études, n'est-ce pas? Nous verrons à le prévenir, à faire disparaître, s'il le faut, l'effet qu'aura pu exercer sur ses projets et son caractère l'influence de l'autre retourné dans le grand monde où il l'oubliera sans doute. Vous m'aidez; vous direz comme moi, et nous en ferons un homme sérieux."

Tout de même, en retournant au village tantôt, seul et à part soi, il donnera sans plus de contrainte libre accès dans son esprit à la hantise de sa reluctance contre le prestige de l'argent. C'est l'ennemi contre lequel il aura à lutter, qu'il voudrait défier en champ clos, pour mener à bien l'enfant que le malheur lui a confié, et l'élever non pour en faire un jouisseur mais un intellectuel, encore mieux, un apôtre, si possible, au service de Dieu d'abord et de la patrie canadienne ensuite.

(à suivre)

AVIS

Nous désirons faire remarquer à nos abonnés que l'expédition de notre Revue se fait en bonne et due forme, et que si certains abonnés ne la reçoivent pas, cela ne peut pas être attribué à notre négligence ni au Bureau de Poste d'expédition. On devra faire des recherches au Bureau de Poste local.

Sommaire:

A la gloire d'une Educatrice.....	ROLANDE-S. DESILETS
Aux écoles ménagères régionales et supérieures.....	XXX.
Aimons bien nos vieux parents.....	R. C.
Chronique de la Crèche St-Vincent-de-Paul de Québec.....	Abbé V. GERMAIN.
Chez nos bonnes Fermières.....	XXX.
"C'était Anne de Bretagne".....	ALPHONSE DESILETS.
"L'Œil du Phare".....	ERNEST CHOUINARD.

L'ÉPARGNE

DANS L'ACHAT D'UNE AUTOMOBILE

" FORD " EST LA MACHINE
RECONNUE LA PLUS ECONO-
MIQUE ET NOUS POUVONS LA
COMPARER A TOUTE AUTO-
MOBILE DE LUXE

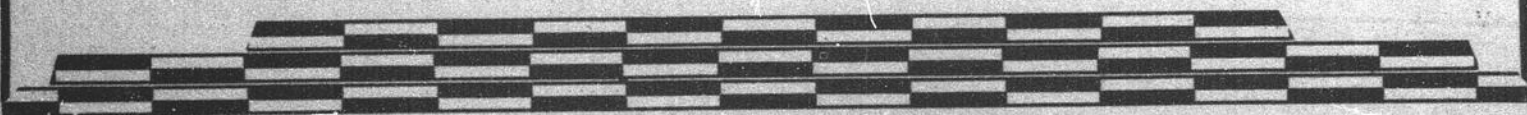
J. A. T. LAMBERT

Représentant

33, rue de la Couronne

Tél. 8102

Québec



GRATIS!

Comment Economiser

sur vos Vêtements de Printemps . . .

*Notre
nouveau système
très simple*

*vous apprend à choisir les Modèles, les
Tissus et les Couleurs qui vous convien-
nent le mieux, et vous fait bénéficier GRA-
TUITEMENT de notre CONCOURS
pour la confection de votre garde-robe du
printemps.*

*Magasins "Singer"
dans la Province
de Québec*

Chicoutimi..... 108, rue Racine
Hull..... 197, rue Principale
Lévis..... 82, Côte du Passage
Montréal..... 700, rue Ste-Catherine, Ouest
Québec..... 223, rue St-Jean
Rivière-du-Loup..... 325, rue Lafontaine
St-Hyacinthe..... 61A, rue St-François
St-Jérôme..... 286, rue Labelle
St-Jean..... 133, rue Richelieu
Sherbrooke..... 63, rue Wellington
Thetford-Mines..... 345, rue Notre-Dame
Trois-Rivières..... 500, rue Des Forges
Vendue..... 4717, rue Wellington

L'ennui de décider exactement quelle robe il vous faut est banni à jamais.....Voici un livre d'un genre absolument inédit, qui vous indique comment choisir, rapidement et sans erreur possible, les modèles, les tissus et les couleurs de tous vos vêtements. Vous y trouverez 50 modèles-types, tous choisis par les arbitres de la Mode, qui vous guideront utilement. Il renferme aussi nombre de suggestions et de modèles de vêtements d'enfants, de rideaux, draperies, housses, etc.

Ce livre intitulé "How to Save Money on Your Spring Wardrobe", est *gratuit*. Il suffit, pour l'obtenir, d'apporter le coupon ci-dessous au plus proche Magasin Singer. La couturière de cette Maison vous aidera alors à confectionner les divers vêtements dont vous avez besoin. Elle vous apprendra comment ajuster le modèle et finir élégamment les coutures et les bords. N'hésitez pas à recourir à la coopération *gratuite* que vous offre maintenant chacun des Magasins Singer. Vous y trouverez tout ce qui peut rendre votre tâche plus facile, y compris l'usage de Machines Electriques Singer modernes.

*SINGER—la seule machine à coudre fabriquée au
Canada par une main-d'œuvre canadienne
et avec un matériel canadien.*

SINGER SEWING MACHINE COMPANY

Présenté dans n'importe quel Magasin Singer, ce coupon donne droit à un exemplaire gratuit de la brochure "Your Spring Wardrobe."

.....
Nom

.....
Adresse

REÇU LE

Manufacture: ST-JEAN, P. Q.

4 SEP. 1974

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC